

de la route pour contempler avec joie les trophées si glorieusement conquis par leurs camarades.

Nous entrâmes ainsi dans la cour du Rancho San-Juan. Le général en chef nous y attendait; il embrassa le général Bazaine et eut l'amabilité de nous serrer la main, à nous les petits satellites de l'étoile qui triomphait. On avait fait venir une musique pour faire entendre des chants de victoire; puis le général en chef se donna la malicieuse satisfaction de lui faire jouer les airs mêmes dont les Mexicains nous avaient régales le jour de l'échec de Santa-Ynes; enfin, il fit planter les quatorze drapeaux sur le mur de la terrasse du quartier général, afin que la ville de Puebla et sa garnison pussent les contempler à leur aise. Les canons furent également disposés à la vue des assiégés.

Cette scène fut impressionnante, incomparable. Les honneurs du triomphe à Rome ne purent jamais être plus imposants, plus grandioses, car ceux-ci déployaient leur faste glorieux sous les yeux même de l'ennemi et presque sous le feu de ses canons.

Enfin, après les premiers épanchements du chauvinisme, on songea à rentrer dans le réalisme de la vie et à déjeuner, car la gloire n'exclut pas le bifteck; au contraire, celle du guerrier en a besoin. Le général s'assit à la table du général en chef et nous à celle de l'état-major général. Malheureusement, deux places de nos camarades étaient vides : l'un était mort, l'autre blessé.

Puis nous reprîmes la route d'Amatlan et ce fut avec une certaine jouissance que nous rentrâmes dans notre quartier général qui semblait déjà être devenu nos *Lares*.

CHAPITRE XVI

PRISE DE PUEBLA

Polémique relative aux opérations. — Reconnaissances de Totimehuacan. — Attaques contre ce fort. — Ouverture de la première parallèle, 12 mai. — Bazaine aux tranchées. — Violente sortie de Totimehuacan. — Projets d'évasion de la garnison. — 16 mai, ouverture du feu. — Le général Bazaine aux batteries. — Le feu de Totimehuacan est éteint. — Message du général Mendoza auprès du général en chef. — Préparatifs pour l'assaut. — Le 17, à 4 heures du matin, explosions en ville. — Prise du fort de Totimehuacan. — Parlements de Puebla. — Capitulation de la forteresse. — Occupation de Puebla. — Première visite en ville. — Visite du général Bazaine dans les forts. — Le 19 mai, entrée solennelle dans Puebla.

Pendant notre digression stratégique de San-Lorenzo, tout a été calme dans nos lignes. Le lendemain de notre retour, pendant toute la journée, le quartier général de la 1^{re} division reçut une longue suite de visiteurs venant porter au général leurs félicitations; nous y vîmes notamment deux personnages de haute marque : le général Almonte et M. Dubois de Saligny. De toutes les expansions formulées dans ces visites, il ressort que les esprits, prenant une orientation précise en dehors de la guerre de cadres, se portent spécialement sur la reprise des attaques contre Totimehuacan. Cependant, comme la direction suprême ne se fixait pas encore, une polémique ardente s'engageait sur la question d'une attaque extérieure. Certains, évidemment inspirés par la 2^e division, préconisaient l'attaque sur le fort San-Anita, puis sur celui de Loreto placés dans la zone d'action. On argumentait contre la solution Totimehuacan, prétendant

que ce fort, déjà menacé, était l'objet de renforcements importants : ouvrages extérieurs, réduit intérieur, etc... Mais nous qui le connaissions bien, nous démontrons que cela n'est pas et même que ce serait impossible ; nous sommes trop près pour permettre la construction d'ouvrages extérieurs, et il n'y a pas de place pour construire au dedans. Quant à l'attaque de San-Anita et de Loreto, elle serait aléatoire en raison de la situation de ces forts sur un mamelon de rocher où les tranchées seraient difficiles, interminables et très meurtrières.

Quoi qu'il en soit, les idées s'égarèrent et le siège n'avance pas ; mais le général Bazaine, inébranlable dans sa conviction que l'attaque de Totimehuacan s'impose, continue à préparer cette opération. Il reprend des dispositions pour garder toute la droite de ses lignes avec le 95^e et le 20^e bataillon de chasseurs, de manière à disposer de tout le 62^e pour les travaux de tranchée.

Du reste, les nouvelles de Puebla, portées par des officiers déserteurs, signalent du découragement dans la garnison et des désordres en ville ; on annonce surtout des sorties pour évacuer la place.

Le général se rend à Molino de Guadalupe afin de s'assurer de l'exécution des travaux qu'il avait prescrits ; mais il constate de nombreuses imperfections qu'il relève et ordonne de nouvelles dispositions défensives pour mieux enserrer le fort et protéger les communications entre les divers ouvrages avancés de nos lignes.

Enfin, le 12 mai, on décide l'ouverture des attaques contre Totimehuacan dès le soir même. Le général va pouvoir mener les opérations avec la plus extrême vigueur, car il a déclaré dans un des conseils de guerre qu'il prendra le fort en huit jours.

Seize cents travailleurs sont commandés pour l'ouverture de la première parallèle et quatre compagnies de zouaves pour la protéger ; le général de Berthier sera de service de tranchée. En outre, le général Douay a ordre de faire diver-

sion de son côté. Mais, par contre, la place, soupçonnant sans doute nos projets, reprend un feu acharné.

Le lendemain, avant le jour, nous apprenons que les travaux ont été contrariés par une pluie torrentielle, néanmoins la parallèle est ouverte sur une grande étendue. Naturellement, le général ne peut tenir en place et se précipite aux attaques ; je lui emboîte le pas. Arrivé à la Teja, il s'arrête pour examiner une batterie qui vient d'être achevée, mais, comme hanté comme par un pressentiment qui allait être une inspiration providentielle, il m'envoie directement à San-Balthazar porter au général de Berthier l'ordre de conserver les gardes de tranchée jusqu'au soir, d'y rester lui-même pour activer les travaux durant la journée et surtout agrandir la parallèle qui, paraît-il, est impraticable dans de nombreux endroits. Puis nous montons à San-Balthazar par une communication si mal tracée qu'elle est enfilée par Carmen. Il en témoigne tout son mécontentement au commandant du génie et donne l'ordre de la rectifier pendant la nuit suivante.

Arrivés à San-Balthazar, nous constatons que l'apparition de la parallèle a été fort désagréable à la place, car elle nous couvre de projectiles. Le général envoie dans la parallèle une colonne de travailleurs nouveaux pour relever ceux de la nuit et renouvelle l'ordre d'activer les travaux le plus possible. Puis il monte dans le clocher de l'église pour mieux examiner la place et ses abords. J'y grimpe seul avec lui, car dans cette lanterne, dont il fait son observatoire, on ne peut être plus de deux pour pouvoir se dissimuler. Nous restons assez longtemps dans notre belvédère, fort bien installés du reste, à plat ventre, pour bien voir sans être vus. Nous allions descendre, quand tout à coup nous restons stupéfaits à la vue d'une masse de gens, sortant du fossé de Totimehuacan par le saillant faisant face à notre parallèle. Ce spectacle nous paraît tellement étrange que nous pensons tout d'abord que ce sont des déserteurs. Cependant, un groupe assez compact se met en marche en ordre très ré-

gulier; un autre débouche derrière lui, puis une belle colonne se dessine et se dirige franchement vers notre parallèle. Il n'y a plus à douter, c'est bien une sortie qui s'exécute contre nos attaques et nous pouvons voir les officiers mexicains, le sabre à la main, entraînant très crânement leurs soldats. L'ennemi se propose ou de détruire nos travaux ou de chercher à faire une trouée dans nos lignes pour faciliter le départ de la garnison.

Le premier mouvement du général fut de crier au général de Berthier, qui est au bas de la tour du clocher, de faire redescendre rapidement les travailleurs qui partaient et de les renvoyer comme combattants dans la tranchée. Puis, en quelques bonds, au risque de nous casser le cou ou les jambes, nous dégringolons au bas de l'escalier en tire-bouchon. Sitôt entré dans le redan qui est autour de l'église, le général fait tirer la pièce qui s'y trouve; les boulets portent parfaitement et tombent en plein dans la colonne qui continue à avancer.

Cependant, la parallèle est garnie de troupes; nos zouaves laissent crânement approcher les colonnes ennemies jusqu'à 30 mètres et ouvrent un feu rapide presque à bout portant. Le terrain étant légèrement incliné, les Mexicains se couchent et tirent dans cette position; puis, quand d'autres colonnes sorties du fort arrivent en soutien, ils se relèvent pour revenir à la charge.

A ce moment, je suis envoyé à la Teja pour chercher des munitions d'artillerie qui manquent à la batterie de San-Balthazar; un autre officier est expédié au quartier général pour chercher de l'artillerie, faire prendre les armes aux troupes et les tenir prêtes à venir au combat. Je reviens le plus vite possible; mais le général étant parti pour la parallèle attaquée, j'y courus et le trouvai au moment où la sortie faisait son troisième retour offensif et était si violemment repoussée qu'elle rentrait dans le fort dont toutes les crêtes se garnirent de troupes ouvrant un feu des plus intenses. Nous pouvons alors constater que notre parallèle

a été mal tracée, car on a commis l'erreur d'abandonner une partie de son premier tracé, pour se porter plus en avant et utiliser un escarpement naturel situé vers le milieu de la parallèle. Aussi les hommes sont obligés pour faire feu de se coller aux escarpements, car en arrière, où circule le général avec le colonel du génie, nous sommes constamment sous les balles.

Cette sortie importante, faite sitôt après l'ouverture de la parallèle, était audacieuse, surtout très habile, et faisait honneur au commandant de la place qui l'avait conçue de façon remarquable. Il avait calculé qu'en raison du temps épouvantable de la nuit, la parallèle devait être inachevée; qu'à cette heure matinale on remplacerait les travailleurs trempés et on ferait rentrer les gardes de tranchée que, du reste, il ne pouvait supposer si nombreux les uns et les autres.

Ortega avait donc très bien choisi le moment de brusquer l'attaque et peut-être, si elle réussissait, de faire sortir la garnison. Mais ces très justes considérations furent mises en échec par le flair du général Bazaine, qui avait réuni 5.000 fusils dans sa main où quelques centaines seulement auraient pu se trouver. Le coup, bien monté et très vaillamment exécuté, fut complètement manqué et coûta cher, car le terrain séparant le fort de la tranchée était couvert de morts et de mourants.

Rassuré sur la sécurité de sa parallèle, le général continue sa tournée jusqu'au Molino de Guadalupe où il trouve déployé en belle ordonnance tout le 62^e qui a pris position dès le début de la sortie et, par sa présence, a dû faire renoncer Ortega à son projet d'évacuation de la place. Il prescrit à ce régiment d'établir, dans la nuit même, une tranchée reliant la position du Guadalupe avec la droite de la parallèle. Las de circuler à pied dans la boue, nous avons envoyé chercher nos chevaux et nous revenons au quartier général, tout étant à peu près rentré dans le calme.

Nous apprenons que la diversion du général Douay faite

le soir de l'ouverture de la parallèle a réussi si parfaitement, que la démonstration tentée contre Santa-Anita a provoqué une telle panique chez ses défenseurs que ceux-ci ont presque abandonné le fort dont on aurait pu s'emparer. Le général Douay, craignant un piège, n'a pas voulu donner l'assaut et il a bien fait.

Du reste, la garnison commençait à manifester une activité fiévreuse caractéristique du désarroi qui envahissait l'esprit de son commandement suprême; car le soir même de la sortie de Totimehuacan, une manifestation importante fut faite devant notre poste d'El Christo et le massif de Tepozut-chil. Cette manœuvre sembla confirmer un bruit transmis par le général en chef, que le général juariste Uraga, venant du Nord avec 8.000 hommes, donnerait la main à une sortie à opérer du côté d'Amozoc. Ces nouvelles nous tinrent en inquiétude pendant la nuit qui pourtant se passa sans incidents. Et, au matin, le général empressé de courir à ses attaques, constata que, malgré une tempête de vent et de pluie, la parallèle était bien complétée ainsi que les communications et que l'artillerie avait presque achevé la construction de ses batteries. Aussi, pendant toute la journée, la place fit un feu violent sur nos ouvrages, surtout sur la batterie d'Huejotitla, que le général avait fait armer depuis peu et qui la gênait beaucoup; elle y démonta une de nos pièces.

Si préoccupé cependant qu'on fût par les obligations de la lutte, on devait également consacrer sa sollicitude à la vie matérielle de nos troupes qui, sous la tente, officiers et soldats, souffraient beaucoup des torrents d'eau qui tombaient journellement et plutôt toutes les nuits. Aussi, on s'efforçait, à l'instar de ce qui fut fait en Crimée après la prise de Sébastopol, de construire dans les camps des abris de fortune qu'il serait plus juste de qualifier d'infortune; car c'étaient des simulacres de baraques édifiées par les hommes avec des matériaux qu'on allait quérir à dos de mulets dans les maisons démolies des cadres que nous occu-

pions dans Puebla. On y trouvait de tout, des planches, portes, fenêtres, des meubles et même des matières et des produits d'une utilité journalière et générale qui rendirent un très grand service à tout le monde, comme, par exemple, du savon qu'un incident fortuit nous procura en abondance et de la plus étrange façon.

Le savon était rare dans les camps et le peu qu'en apportaient les Indiens se payait affreusement cher, trop cher pour les soldats. Mais on découvrit, dans un cadre, un gisement de savon. Cette expression géologique n'est point une figure, car une fabrique de savon ayant brûlé, tout l'approvisionnement considérable a fondu et a coulé dans la cour où il a formé un lac actuellement solide qui peut fournir au lavage de toute l'armée durant six mois. De tous côtés on vient puiser à cette source extraordinaire. Il suffit de se munir d'un sac et d'une pioche pour se servir à discrétion. Mes ordonnances sont partis dans la matinée et reviennent avec ma mule, la gabarre Marguerite, chargée de cette indispensable substance pour tout le quartier général. Ma part, que les hommes m'apportent avec une respectueuse solennité, consiste en un pain de savon d'honneur pesant près de trente livres. Ce superbe monolithe a été taillé dans la carrière avec une pioche. Malheureusement cette colossale savonnette n'est ni au suc de laitue ni parfumée à la violette de Parme; mais comme savon, c'est excellent.

Le lendemain de la sortie de Totimehuacan, Puebla demande une suspension d'armes pour enlever ses morts et ses blessés. Elle aurait pu la demander la veille car ces malheureux blessés ont passé toute une nuit à la.... triste étoile.

Dans la soirée, le général donne l'ordre d'armer pendant la nuit même, toutes les batteries terminées, y compris celle de mortiers, et il paraît décidé à ouvrir le feu le lendemain. Puis, ne se trouvant pas encore assez près de la place, il donne l'ordre de faire encore un bond en avant, entre Carmen et Totimehuacan; les chasseurs à pied d'Huejotitla doi-

vent occuper la Rancho de la Magdalena qu'on retranchera fortement aussitôt après. Ce coup hardi est exécuté à 9 heures et l'ennemi ouvre un feu violent sur ce poste afin de nous en chasser; il nous trouve vraiment trop près. Mais le général veut le garder à tout prix, car il est résolu, dès qu'il aura enlevé Totimehuacan, à se précipiter sur la ville même avec trois ou quatre bataillons et à en finir d'un seul effort avec la résistance qu'il sent être à bout moralement dans l'âme de la garnison.

Le 16 mai, toutes nos batteries vont ouvrir le feu et, dès 5 heures, le général part pour ses attaques; je l'accompagne seul; en sortant il emmène le sergent de zouaves de planton, comme garde du corps. Ce sera peu, mais en cas d'accident, il pourra faire savoir où nous sommes. Nous allons à El Populo, puis le général veut gagner directement la batterie d'Huejotitla, bien qu'il n'existe pas de communication abritée; nous remontons la rive droite du *San-Francisco*. Enfin, trouvant un chemin se dirigeant sur Carmen, nous le suivons et prenons, à travers les prairies, une direction vers Huejotitla. Mais on vient d'ouvrir le feu de toutes nos batteries et les deux forts ripostent violemment en croisant leurs feux sur nous; notre situation devient difficile. Une fois engagé dans ce coupe-gorge, le général continue à avancer; cependant le feu augmente et nous sommes obligés de tirer des bordées pour éviter les projectiles venant devant nous et de gauche. La situation devenait tragique car nous étions certains de ne pas arriver jusqu'au bout, bien qu'en prenant gaiement notre parti. Et pourtant cette plaisanterie devenait de la folie; car si une patte de capitaine ou de sergent restait en route, le mal n'était que pour l'individu et restait personnel; mais que le général, sur lequel reposait l'espoir de l'armée, fût renversé, la question devenait grave pour tout le monde. Aussi je me gardais bien de rien dire et même de penser, car le général se serait obstiné encore davantage. Enfin, il finit par comprendre qu'il n'avait pas le droit de se jouer ainsi du destin et, ayant acquis la

certitude qu'il n'arriverait pas jusqu'à Huejotitla, il se décida à faire demi-tour pour aller chercher un autre chemin un peu plus praticable.

Nous regagnons le chemin de la Teja et, tout en riant de notre situation passée, nous arrivons à San-Balthazar. Là, nous apprenons que pendant que nous luttions pour atteindre la batterie d'Huejotitla, un drame s'y déroulait. Le capitaine Guynard, qui dirigeait la batterie, avait la tête emportée par un boulet de Totimehuacan en rectifiant le tir d'une pièce; le même projectile, entré en pleine embrasure, avait tué également deux servants.

Au milieu des circonstances profondément troublées où nous vivions cette matinée de lutte et de destruction, la douloureuse impression que nous causa cet incident sanglant, ne pouvait être que fugitive et, comme les émotions que nous venions de ressentir à l'égard de nous-mêmes, elle devait s'évanouir en présence de la majesté imposante du spectacle que nous contempnions de San-Balthazar.

En avant de nous, s'élevait, haut et sombre, un immense nuage de poussière et de fumée que les feux de la poudre coloraient de lueurs rouges et sinistres, tandis que les premiers rayons du soleil entouraient d'une auréole lumineuse ses contours tremblants. Sous cet immense et funèbre vélum, se dessinaient les lignes sévères du fort de Totimehuacan sur lesquelles, allongeant leurs masses noires, des énormes canons lançaient vers nous leurs longues gerbes de feu. C'était un effet grandiose et saisissant qu'animaient d'une façon plus impressionnante encore les éclats formidables des détonations brisant l'atmosphère et se heurtant entre elles. Et nos boulets pénétrant dans cette apothéose de la mort, soulevaient dans les parapets des gerbes de poussière qui s'élevaient en trombes.

Cependant, au sein de ce désordre affreux, au milieu des transports déchainés d'une lutte terrible entre deux artilleries formidables, autour de nous tout est silence; il semble que l'impétuosité de ce cyclone tient les vies humaines en

suspens. Nos hommes sont immobiles dans les tranchées, appuyés contre les talus et, impassibles, laissent passer sur leur tête l'ouragan de fer. Quelles heures palpitantes s'écourent ainsi ! Quelle trempe pour le moral de nos hommes ! Le général a établi son poste de commandement au redan de San-Balthazar d'où il peut surveiller le mieux les résultats de notre feu. Monté sur le parapet, il voit avec sa lunette les ravages que produisent nos boulets rayés de 12. Quant à moi, qui regarde aussi pour mon propre compte, j'éprouve personnellement une grande jouissance à voir ainsi démolir ce beau fort et ces gros canons qui nous ont si souvent poursuivis dans nos excursions quotidiennes ; je poussai même un cri de joie en voyant l'énorme pièce établie en barbotte au saillant del Molino de Guadalupe, s'asseoir tout à coup et tendre vers le ciel sa volée désormais impuissante, comme un lutteur brisé qui tombe sur le sable de l'arène. Plusieurs autres partagent le même sort et bientôt nous remarquons que le feu mollit considérablement ; le chœur des basses commence à perdre des voix et on n'entend plus que les sons criards des pièces de petit calibre. L'ennemi ne répond guère plus qu'avec des pièces de campagne, tirant de l'intérieur du fort. Enfin, vers 8 heures, la partie est gagnée ; le feu est à peu près éteint, il n'y a plus que quelques canons de flanc qui résistent encore, mais mollement ; et l'ennemi, craignant probablement un assaut immédiat comme au jour de San-Xavier, tient beaucoup de monde sur les parapets et fait une fusillade très vive. Cette précaution doit lui coûter bien des hommes, car nos pièces ne manquent pas un coup. Enfin, à 10 heures, tout paraît aux abois et le général fait cesser le feu.

En somme, malgré cette lutte d'artillerie, nos pertes sont insignifiantes : nous n'avons eu que quelques coups d'embrasement et il n'ont pas fait beaucoup de mal ; nos batteries ont peu souffert ; quelques pièces ont reçu des atteintes, mais deux seulement sont provisoirement hors de service. La pa-

rallèle est à peu près indemne. Nous n'avons que 5 artilleurs tués et 9 blessés.

En revanche, le beau fort de Totimehuacan, qualifié de fort des Ingénieurs, paraît tout bouleversé ; mais il le serait bien davantage si nous avions pu nous servir de nos mortiers. Hélas ! ces deux basse-tailles ont manqué au concert. On n'avait pas eu le temps, pendant la nuit, de les mettre en batterie ; un seul de ces monstres a été établi sur son affût, mais la lumière en dessous, de sorte qu'il n'a pas pu faire feu.

Dans la journée, vers 2 heures, on apprend que le général Mendoza, chef d'état-major de la garnison de Puebla, a demandé une entrevue au général Forey et qu'il vient de monter au Cerro San-Juan, revêtu d'un brillant uniforme. Il veut, sans doute, faire des ouvertures de capitulation ? Alors, afin d'appuyer le général en chef et pour simplifier l'entrevue, le général Bazaine donne l'ordre à nos batteries de rouvrir le feu sur Totimehuacan à 4 heures, afin d'écraser ce fort, s'il est encore occupé et, en tous cas, pour empêcher qu'on ne répare les brèches, qu'on en panses les blessures et que nous puissions, à notre aise, ouvrir cette nuit la deuxième parallèle.

A 3 heures et demie, nous montons à cheval et nous allons au galop au Molino de Guadalupe pour faire disposer la batterie qu'on y a fait construire, de manière à en tirer le meilleur parti au moment de l'assaut. Nous étions à peine arrivés au milieu de la plaine quand on commence à ouvrir le feu. Nous restons stupéfaits en voyant que le fort ne répond pas ; Carmen et Sarragoza, les deux forts voisins, firent seuls quelques coups de canon. Aussitôt, nous courons à travers champs jusqu'à une vieille tour ruinée où auparavant on ne pouvait aller qu'à pic et avec précautions, lors de la splendeur de Totimehuacan. Nous recevons quelques boulets du fort voisin et c'est tout. Dans ces conditions, et ne recevant pas de réplique, le général fait cesser le feu et rentre au quartier général. Il prend le chemin direct et